

Zoom in

Number 153-154, September 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50298ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1991). Review of [Zoom in]. *Séquences*, (153-154), 90-96.

DES LUMIÈRES DANS LA GRANDE NOIRCEUR



«Rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passion.»

Hegel

DES LUMIÈRES DANS LA GRANDE NOIRCEUR —

Réalisation: Sophie Bissonnette — **Scénario:** Sophie Bissonnette — **Production:** Claire Lapointe — **Images:** Martin Leclerc — **Montage:** Dominique Sicotte — **Son:** Marie-France Delagrave — **Musique:** Judith Gruber-Stitzer — **Participation:** Léo Roback, Madeleine Parent — **Origine:** Canada (Québec) — 1991 — 90 minutes — **Distribution:** Cinéma libre.

On l'écouterait pendant des heures cette vieille dame digne au regard vif et à la mémoire fabuleuse. À 86 ans, Léa Roback constitue une véritable encyclopédie vivante de la récente histoire du Québec. Frondeuse, passionnée, dotée d'une détermination à toute épreuve et d'une intelligence subtile, elle a été de toutes les grandes luttes contre l'intolérance et l'injustice. Pas une mince tâche quant on sait que ses principaux combats, elle les a menés en plein coeur du sombre règne duplessiste. D'où le titre *Des lumières dans la grande noirceur*, que la réalisatrice Sophie Bissonnette consacre à celle «qui aura 97 ans en l'an 2000», pour paraphraser le titre d'une oeuvre d'Alain Tanner.

Léa Roback, c'est un peu le pendant féminin de Michel Chartrand dont le réalisateur de fils vient, drôle de coïncidence, de sortir un film sur son oeuvre et sa vie (*Un homme de parole*). Tous deux épris de justice sociale, ces «voix des sans voix» n'ont de cesse de s'attaquer à l'establishment et à la corruption érigée en système. Mais contrairement au bouillant syndicaliste, Québécois tricoté serré, Léa Roback était femme et juive. Ce qui l'a sans doute forcée à crier deux fois plus fort pour se faire entendre. Tout d'abord dans sa ville d'adoption, Beauport, en banlieue de Québec, où le curé allait jusqu'à inciter ses ouailles canadiens-français à boycotter le commerce de son père Roback, arrivé au pays avec sa famille de neuf enfants, au cours de la grande vague de migration juive du tournant du siècle. Puis, à Montréal, vers 1918, alors que la jeune

Léa prend conscience de la suprématie économique de l'élite anglophone. Au fil des décennies, entre des escapades à New York, Paris et Berlin, son implication sociale se précise, en pleine montée du fascisme et de l'antisémitisme. Après être devenue membre du parti communiste, elle revient à Montréal et ouvre la première librairie marxiste à Montréal, alors que Duplessis vient de faire voter sa célèbre loi du cadenas. Elle sera ensuite impliquée à fond dans l'une des premières luttes syndicales féministes, la grève des midinettes, en 1937, «l'enfer de la guénille». Sans oublier son acharnement à dénoncer le harcèlement sexuel, ses luttes pour le droit à l'avortement, à un logement décent, ou de son plus récent cheval de bataille, les jouets de guerre, qu'elle n'hésite pas à vilipender en distribuant des pamphlets par un froid sibérien, malgré son âge avancé. Ouf!

La réalisatrice Sophie Bissonnette privilégie les sujets qui touchent la condition féminine. En 1979, son premier long métrage, *Une histoire de femmes*, remporte le Prix de la critique québécoise. En 1985, dans *Quel numéro/What number?*, elle s'interroge sur l'impact des changements technologiques dans le travail des femmes; puis, trois ans plus tard, sur les relations affectives et financières dans le couple avec *L'Amour... à quel prix?* En Léa Roback, elle trouve une pionnière à la force de caractère peu commune, à la vie si dense que la question n'est pas de savoir si elle fut suffisamment bien remplie pour en faire un film (dixit un poème de Jim Morrison qui sert d'introduction dans *The Doors*), mais plutôt si 90 minutes suffisent pour couvrir adéquatement une existence aussi exceptionnelle. *Des lumières dans la grande noirceur* n'a rien de la

banale entrevue. Sophie Bissonnette traite de la vie et de l'oeuvre de Léa Roback en revenant avec elle dans son quartier d'enfance, en la filmant en pleine conversation avec de vieilles connaissances (telle Madeleine Parent, une autre pionnière du mouvement féministe), en la suivant lors d'un circuit touristique inusité dans les quartiers ouvriers de Montréal. Plusieurs photos d'archives et chansons de La Bolduc complètent cette oeuvre fort instructive, souvent émouvante, qui ne sombre jamais dans la banalité.

Léa Roback n'a jamais cherché le feu des projecteurs, pas plus que sa ténacité à l'image de tous ces individus qui se dévouent pour les autres, n'a été reconnue à sa juste valeur. Ce documentaire

The Company of Strangers

Les films consacrés au «troisième âge» n'ont jamais été légion. À l'exception de quelques timides mais brillantes incursions dans ce domaine (qu'on pense au touchant *On Golden Pond*), ou plus récemment à *Driving Miss Daisy*), rares ont été les réalisateurs à penser que cette ultime tranche de vie pouvait offrir autre chose qu'une sénilité débiliteuse ou un apathie chronique. L'arrivée de *The Company of Strangers*, de la Canadienne Cynthia Scott, se veut donc une véritable bouffée d'air frais, à l'heure où les sociétés industrielles se penchent de plus en plus sur les conséquences du vieillissement et de l'impact social et économique du «pouvoir gris». Intimiste, sobre, touchant, *The Company of Strangers* possède cette qualité si rare de s'adresser au coeur. Point de jugement ni de morale ici. Cynthia Scott, à travers ses sept personnages dont la plus «verte» compte 69 printemps, montre admirablement qu'on devient vieux seulement lorsqu'aucun idéal nous habite.

Elles sont donc sept femmes (huit, si l'on compte la jeune conductrice de l'autobus) qui, après que leur véhicule est tombé en panne dans une région boisée peu fréquentée, se voient forcées de cohabiter quelques jours dans un chalet abandonné. Ce contretemps permettra à chacune d'en apprendre un peu plus sur le passé de l'autre, car, comme le titre l'indique, elles se connaissent très peu et très mal. Et c'est là que réside la pierre d'achoppement du scénario, le grain de sable dans cet engrenage au demeurant bien huilé: comment ce groupe de femmes si disparates a-t-il bien pu se retrouver dans un autobus, au milieu de nulle part? Comment une religieuse, une écrivaine, une Amérindienne, une midinette et autres «strangers» ont-elles pu se retrouver tout bonnement ensemble, comme ça, à discuter comme si elles se connaissaient depuis toujours, entre une chasse aux grenouilles et l'observation d'oiseaux, dans le calme bucolique du parc du mont Tremblant? Enfin, peut-être ne s'agit-il ici que d'un caprice de critique. Passons...

À partir du moment où le spectateur se sent capable d'escamoter cette lacune du scénario, *The Company of Strangers* se révèle donc une agréable surprise, d'autant plus que cette belle brochette d'actrices en était à ses premières armes devant la caméra. Issues de différents milieux, elles apprendront à s'ouvrir aux autres, à se livrer sur leur passé pas toujours rose, leurs amours, leur sexualité, leurs espoirs perdus et leurs rêves oubliés. Souvent avec humour et ironie. Ces femmes ont appris à rire de leurs travers, rare qualité s'il en est une. Et on le devine: jamais leur vie ne sera pareille, après ce

permet de combler cette injustice. Et la finale, où l'on aperçoit Léa envoyer la main à des écoliers s'amusant dans une cour de récréation, laisse le spectateur sur un message d'espoir qui permet de tisser un lien avec les générations futures. «Il faut avoir confiance aux gens... Ça s'en vient, on peut marcher la tête haute... Il y aura des luttes... La vie est une lutte, mais il ne faut pas avoir peur de ça», conclut d'ailleurs l'énergique et radieuse Léa, dont l'oeuvre pourrait à juste titre servir de phare dans une société où le syndicalisme traverse une période sombre.

Normand Provencher

séjour forcé en forêt.

La réalisatrice Cynthia Scott, dont le *Flamenco at 5:15* avait remporté plusieurs récompenses internationales en 1984, dont un Oscar, a réalisé une oeuvre qui balaye tous les clichés sur cet âge qu'on dit d'or, particulièrement grâce à la collaboration de la scénariste Gloria Demers (aujourd'hui décédée et à qui est dédié le film) et du directeur photo David de Valpi. Ce travail d'équipe a d'ailleurs permis à *The Company of Strangers* de recevoir du Festival de Créteil (le plus important événement de films et vidéos de femmes au monde) le prix du public et une mention du jury.

Les organisatrices de la Mondiale des films et vidéos de Québec, manifestation destinée à promouvoir le cinéma des femmes, ont visé juste en choisissant cette oeuvre touchante pour inaugurer leur manifestation en avril dernier. Véritable ode à la vie, *The Company of Strangers* pose un regard émouvant sur la vieillesse au féminin, sans pour autant que les hommes se sentent exclus de son discours.

Normand Provencher

THE COMPANY OF STRANGERS

— Réalisation: Cynthia Scott — Scénario: Gloria Demers, Cynthia Scott, David Wilson et Sally Bochner — Production: David Wilson — Images: David de Valpi — Montage: David Wilson — Musique: Marie Bernard — Son: Jacques Drouin — Interprétation: Alice Diabo (Alice), Constance Garneau (Constance), Winifred Holden (Winifred), Cissy Meddings (Cissy), Catherine Roche (Catherine), Michelle Sweeney (Michelle), Beth Webber (Beth) — Origine: Canada — 1990 — 100 minutes — Distribution: Alliance/Vivafilm.



Photo Ron S. Diamond

Amoureux fou

AMOUREUX FOU —
Réalisation: Robert Ménard — **Scénario:** Claire Wojas —
Production: Robert Ménard et Claude Bonin — **Images:** Pierre Mignot — **Montage:** Michel Arcand — **Musique:** Marie Bernard — **Son:** Michel Arcand — **Décor:** Jean-Baptiste Tard —
Costumes: Renée April — **Interprétation:** Rémy Girard (Rémi Doré), Nathalie Gascon (Sarah Genest), Jean Rochefort (Rodolphe), Danielle Proulx (Judith), Gilles Renaud (Rick), Jessica Barker (Corine), Marc-André Coallier (Louis), Geneviève L'Allier-Matteau (Zita), Jean-Louis Millette (le gérant de l'immeuble), Jocelyn Bérubé (le préposé au stationnement) — **Origine:** Canada (Québec) — 1991 — 100 minutes — **Distribution:** Cinéma Plus.

Fort du triomphe de *Cruising Bar*, Robert Ménard s'essaie donc maintenant à la comédie romantique. Son dernier long métrage nous raconte les mésaventures d'un concepteur publicitaire qui tombe amoureux fou d'une comédienne. Confondant amour et désir, notre bon père de famille délaissera son épouse et sa petite fille pour refaire sa vie auprès de son amante capricieuse et volage. Mais c'est sans compter sur le mari de cette dernière, qui ne lâchera pas prise aussi facilement.

La sortie sur nos écrans d'*Amoureux fou* a de quoi nous réjouir. Imaginez: un film populaire qui ne marche pas dans les traces de *Cruising Bar* et de *Ding et Dong le film!* Une comédie «made in Québec» qui ne soit ni grossière, ni absurde! Les recettes phénoménales des deux films précités nous ont effectivement fait craindre le pire: une résurgence du vaudeville qui, pour des raisons purement pécuniaires, nous ramènerait à la belle époque des *Deux femmes en or* et des *Chats bottés*. Or, Dieu merci, il n'en est rien. Non seulement la dernière comédie de Robert Ménard évite-t-elle les jeux de mots faciles et les tartes à la crème, mais elle se situe dans un décor réaliste et contemporain. C'est toujours ça de gagné.

Malheureusement, on ne passe pas aussi facilement de la farce bouffonne à la comédie de moeurs. Si l'idée derrière le scénario de Claire Wojas est séduisante (filmer les déboires amoureux et professionnels d'un babyboomer en mal de passion), le résultat, lui, nous laisse plutôt froids. Je ne dis pas que le film n'a aucune qualité, au contraire: certains gags sont fort drôles, l'interprétation de Rémy Girard évite toujours la caricature et la mise en scène de Robert Ménard (à défaut d'avoir un point de vue) est juste assez guillerette pour soutenir notre attention. Mais voilà: cette comédie manque de «fini». C'est comme si Ménard et Wojas étaient pressés par le temps et qu'ils n'avaient pas soigné les détails de leur film. Les différents éléments qui composent *Amoureux fou* ne s'emboîtent pas toujours avec bonheur.

Ainsi, on se demande pourquoi le réalisateur a choisi Nathalie Gascon pour incarner l'allumeuse. Héroïne des téléromans *L'Héritage* et *Un signe de feu*, cette comédienne semble visiblement beaucoup plus à l'aise dans les drames que les comédies. Ne sachant trop quoi faire de son personnage, elle se cache ici derrière des airs empruntés qui désamorcent totalement le comique de certaines situations. Si, dans les nombreuses scènes d'amour du film, l'enthousiasme de Rémy Girard réussit à nous faire oublier la froideur de Nathalie Gascon, on ne sent malheureusement aucune chimie entre elle et Jean Rochefort (qui incarne son mari).

Il faut dire à la décharge de Nathalie Gascon que le personnage qu'elle avait à défendre manque de chair. On a l'impression que Claire Wojas (qui a pourtant signé le superbe scénario du téléfilm *Tes belle Jeanne*) a consacré tous ses efforts et toutes ses énergies au personnage de Rémy Girard; tous les autres sont relégués au rang de faire-valoir. On ne connaît ni leur passé, ni leurs motivations. Leur seul rôle est de faire ressortir les talents comiques de Girard — ce qui, dans le cas de Jean Rochefort, est particulièrement gênant.

Le personnage de Rémy Girard pose également problème. Pourquoi s'attacherait-on à un personnage aussi naïf et aussi imbécile? Tel qu'il nous est présenté dans le film, le spectateur ne peut que ressentir une certaine pitié, voire un mépris certain pour ce personnage. On ne comprend pas pourquoi il est prêt à sacrifier sa carrière et sa famille pour vivre auprès de cette comédienne



excentrique qu'il a rencontrée par hasard dans la rue. Ne voit-il pas tout le pathétique de la situation? Pourquoi s'est-il entiché d'une femme aussi vaine, aussi capricieuse, aussi manipulatrice? Cet «amoureux fou» ressemble aux héros des vieux films de Mack Sennett: il a un gros trou dans son pantalon et un poisson accroché dans le dos, mais il ne le sait pas. Le détail est minime, mais il n'est pas moins capital: c'est ce qui différencie la comédie de moeurs du burlesque. En effet, dans la comédie de moeurs, le public rit avec le personnage; alors que dans le burlesque, il rit de lui. Les créateurs de l'affiche ne se sont d'ailleurs pas trompés, qui nous montrent un Rémy Girard clownesque et ridicule, traînant ses effets personnels dans un sac à vidanges.

Finalement, on ne peut passer sous silence la qualité pitoyable du mixage sonore, qui nous donne parfois l'impression que le film a été tourné avec des comédiens serbo-croates, pour être ensuite doublé à Montréal.

Reste quand même quelques touches satiriques intéressantes (la petite fille qui travaille dans la pub et gagne plus de fric que son père, par exemple) et le jeu juste de Danielle Proulx (dans le rôle de la femme du mari volage), qui réussissent à maintenir notre intérêt et à sauver le film du naufrage total.

C'est peut-être peu, mais comparativement à *Cruising Bar* et *Ding et Dong*, c'est beaucoup.

Richard Martineau

Scanners II: le nouveau règne / Scanners II: the New Order

Dix ans après le premier *Scanners*, signé David Cronenberg, les producteurs ont cru bon de nous gratifier d'une suite et même de deux (en effet, un *Scanners III* s'en vient). Il est devenu fréquent que l'on donne une suite à des films qui, en plus d'être mineurs artistiquement, n'ont pas été des succès commerciaux foudroyants. La notoriété, même relative, d'un mot-titre (scanner), paraît justifier à elle seule l'existence d'une suite. Du moins aux yeux des investisseurs. Ce serait peut-être un moindre mal s'ils en profitaient pour faire du vrai cinéma, même incidemment, plutôt que cette chose «pelliculeuse» qui aligne les pires idioties avec un aplomb et un sérieux imperturbables. Pas la moindre idée, ni de scénario, ni de mise en scène, dans *Scanners II*, nouveau règne du poncif, de la laideur et de la maladresse. Non contents de repiquer les meilleures idées (!?) du premier film, les auteurs plagient allègrement cet autre film fantastique sur la parapsychologie qu'est *The Fury*. S'il y avait déjà tout un monde qui séparait le De Palma du Cronenberg, c'est cette fois un véritable gouffre dans lequel il faut s'enfoncer pour établir la comparaison. Comme dans le film de De Palma, *Scanners II* raconte comment un homme cruel et ambitieux utilise des jeunes gens dotés de pouvoirs paranormaux pour arriver à ses fins. Il élimine ainsi ses ennemis pour gravir rapidement les échelons qui le mèneront à la mairie d'une grande ville. L'ennui c'est qu'on n'y croit pas un seul instant. On ne croit pas aux personnages, ni au contexte politique, ni aux situations dramatiques, ni aux éléments de science-fiction. Le film est mal fabriqué, mal boulonné, mal pensé, mal joué.

Mais que pouvait-on attendre au juste d'un film dont les moments forts, largement anticipés par le public, sont les effets spéciaux décrivant des explosions de têtes humaines? Les amateurs de cinéma fantastique sont en droit d'exiger un peu plus. Du suspense, de la poésie, de l'imagination.



Une fois de plus, il s'agit d'un film canadien anglais (tourné à Montréal) qui craint comme la peste de ne pas passer pour un film américain. L'action est située dans une grande ville pas trop loin du Vermont. En connaissez-vous une autre que Montréal? Pourtant le film déguise la métropole québécoise en ville américaine. On viendra nous dire, après cela, que le Canada anglais tient à son identité culturelle. Oui, je sais, *Scanners II*, c'est pas vraiment de la culture, sinon celle du navet. Mais ce problème du film canadien anglais qui voudrait tellement être américain demeure le symptôme de quelque chose. Dans ses premiers films d'horreur tournés à Montréal (*Shivers*, *Rabid*), Cronenberg avait au moins le mérite de clairement situer l'action ici et pas ailleurs. Dans *Rabid*, il y a même quelques dialogues en français. Cela n'a pas empêché les deux films d'avoir du succès partout dans le monde, y compris aux États-Unis.

Martin Girard

SCANNERS II: LE NOUVEAU RÈGNE (Scanners II: The new order) — **Réalisation:** Christian Duguay — **Scénario:** René Malo — **Images:** Rodney Gibbons — **Montage:** Yves Langlois — **Musique:** Marty Simon — **Son:** Tim Archer et Rick Ellis — **Décors:** Richard Tassé — **Costumes:** Lyse Bédard — **Effet spéciaux:** Michael Smithson — **Interprétation:** David Hewlett (David Kellum), Yvan Ponton (Wayne Forrester), Deborah Raffin (Julie Vale), Isabelle Mejias (Alice Leonardo), Tom Butler (le docteur Morse), Raoul Trujillo (Peter Drak) — **Origine:** Canada (Québec) — 1991 — 104 minutes — **Distribution:** Malofilm.

Un homme de parole

Toute une vie de services pour la défense des travailleurs d'ici se tenait là, devant un auditoire aussi nombreux que «vendu à l'avance». Il s'agissait de Michel Chartrand. C'est ainsi que j'ai perçu la présence de cet homme encore vert comme un printemps réussi, malgré ses 74 ans. Notre syndicaliste était venu saluer la foule après un film à lui consacré: *Un homme de parole*.

Avec *Un homme de parole*, on pouvait craindre une sorte d'album de famille avec les auréoles de circonstance. On pouvait aussi se méfier d'un certain nombre de courbettes parce que le réalisateur n'était autre que le fils du paternel célèbre. Au contraire, la piété filiale commence par accuser son héros de père d'avoir tant donné aux autres que la présence de ce dernier lui avait beaucoup manqué. C'est ainsi que ce documentaire obligera le père à prendre temps et patience pour se rapprocher de son fils Alain. Et, par la même occasion, ce film nous dévoilera un peu de la personnalité de Michel qui se cache sous des pirouettes verbales pour amuser la galerie et fournir une matière délirante à nos imitateurs de la petite lucarne.

Un homme de parole? Que si. Il parle tellement qu'on se demande où il prend le temps de respirer entre deux phrases qui se bousculent au point d'arrivée. Dans cette logorrhée, pas de place pour les points de suspension. Cependant que les points de suspicion envers les exploités de toutes sortes ne manquent pas. Quand on apprend qu'il a fait, dans sa jeunesse, un séjour à la Trappe d'Oka où on cultive aussi bien le silence que le fromage, on se dit que Michel Chartrand en est sorti pour ne jamais plus fermer sa propre trappe. Il avoue que ce séjour lui a donné l'occasion d'entrer en lui-même pour mieux se connaître.

Ce que les médias nous ont transmis de Michel Chartrand dans ses courtes apparitions à la télévision, ce sont quelques affirmations percutantes émaillées de quelques «sacres» aussi colorés qu'inoffensifs. Je connais de bien «belles âmes» qui ne peuvent pas supporter l'ombre d'un petit juron. Pour elles, Michel Chartrand, c'est *kaputt!* Le jour où il s'exprimera comme Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, on l'écouterà. C'est bien mal comprendre le comportement d'un homme généreux entièrement donné à sa tâche.

UN HOMME DE PAROLE —

Réalisation: Alain Chartrand — **Scénario:** Diane Cailhier et Alain Chartrand — **Recherche:** Suzanne G. Chartrand — **Production:** Eric Michel — **Images:** Jean-Pierre Lachapelle — **Montage:** Werner Nold — **Musique:** Jean Castonguay — **Son:** Dominique Chartrand — Avec Michel Chartrand — **Origine:** Canada (Québec) — 1991 — 56 minutes — **Distribution:** Office national du film.

Les «sacres» dans la bouche d'un Michel Chartrand ne sont pas là pour pallier un manque de vocabulaire, comme on le remarque chez certaines personnes d'ici qui pondent des jurons à tous les deux mots d'une phrase inachevée. Michel Chartrand n'a pas besoin de ce genre de béquille. Chez lui, les «sacres» sont là pour provoquer et pour rendre plus vert le gazon fertile de son immense terrain où peuvent germer les revendications des oubliés de la terre. Que les «belles âmes» se rassurent, dans ce documentaire, si ma mémoire est bonne, on n'y trouve qu'une toute petite «s'tie». Elle n'est même pas de blé entier.

Ce que certains médias nous ont caché, *Un homme de parole* nous le dévoile un peu. Michel Chartrand est un homme cultivé qui a beaucoup voyagé et qui aime la lecture. La poésie le fait planer. Il aime triper sur le *Cantiques des Cantiques*. Pour lui, les psaumes bibliques sont des poèmes à saveur universelle. Il peut même vous les réciter en latin. Pendant ses périples, il prend le temps d'écrire des lettres d'amour à sa chère Simone, sa compagne de toujours et à jamais inséparable. Il continue de croire au socialisme qui prône le vrai partage. Quand on l'interroge sur son orientation chrétienne, il déplore le fait qu'on a dénaturé le christianisme qui avait fait du partage une de ses priorités. Une de ses fiertés, c'est d'avoir été un «pensionné d'état». Il a fait plusieurs séjours en prison. Je connais peu ou prou de politiciens qui pourraient se vanter d'avoir fait deux minutes de prison pour défendre les intérêts de leurs électeurs bien-

aimés. Michel Chartrand n'a pas peur de défier les grands et il sait prendre les grands moyens pour défendre les petits. Peut-on le lui reprocher?

Le film nous laisse entendre qu'à l'intérieur de ce frondeur de profession loge un cœur gros comme une forteresse d'hébergement pour tous les exploités du travail et les blessés du labeur. On est loin, ici, du petit compliment obligé à l'occasion de la fête des pères. Avec documents à l'appui, *Un homme de parole* nous révèle que Chartrand a été de toutes les luttes ouvrières. Sur le plan cinématographique, Alain Chartrand n'innove en rien. Il faut dire que le personnage filmé est si coloré que même une pellicule en noir et blanc en sortirait colorisée. Les méchantes langues pourraient aller jusqu'à dire que la réalisation se devait d'accoucher d'un film bavard.

Michel Chartrand, c'est un monument de notre histoire syndicale. Un monument encore bien vivant dont le socle de ce film n'arrêtera pas les coups de gueule pour défendre ceux et celles qui reçoivent des coups de pieds. Michel Chartrand, c'est plus qu'un homme de parole: il a payé de sa personne l'audace de défendre les opprimés. Cette ténacité face à un engagement assumé, toute la vie de Michel Chartrand l'a prouvée à travers ses oeuvres et ses épreuves. À tout seigneur tout honneur.

Janick Beaulieu

